Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 41 (1896)
Heft: 2

Artikel: Le Grand-Condé et sa campagne de 1674 [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348235

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIe Année. N° 2. Février 1896.

Le Grand-Condé et sa campagne de 1674 [1].

(Avec un croquis du champ de bataille de Seneffe.)

En effet, M. de Souches cédant aux instances de Guillaume, ordonnait, dans la soirée du 10, de reprendre la marche interrompue la veille. On défilerait de nuit et rapidement devant le camp français, l'armée impériale en avant-garde, ayant en tête deux mille cavaliers, sous le major-général de Fariaux, du service de Hollande, fournis par les trois armées. Le *feldzeugmeister* lui donne un peu d'avance, puis s'achemine avec ses troupes. C'est le bruit causé par cette mise en train qui avait tout d'abord attiré l'attention de Saint-Clas et de ses chevau-légers.

« L'armée de Hollande suit celle de l'Empereur; celle d'Espagne vient la troisième. L'ordre est donné de marcher sur trois colonnes, la cavalerie à gauche du côté de la rivière, l'infanterie au centre, les voitures à droite le long ou au travers des bois. La direction est donnée sur Haine-Saint-Pierre; c'est là ou près de là qu'on campera, logera comme on pourra; les maréchaux des logis sont partis et y pourvoiront.

La distance à franchir variait entre cinq et quatre lieues, suivant que les troupes quittaient des quartiers plus éloignés (Arquennes par exemple), ou plus rapprochés de Haine-Saint-Pierre; courte étape, bien longue à parcourir. Pour trois colonnes, il n'y avait qu'une route, un seul « chemin royal », qui, de Nivelles, allait rejoindre vers Binche une antique voie romaine, la « chaussée Brunehaut », et, se bifurquant, conduisait à Mons ou à Landrecies. Mons était l'objectif des alliés; ils comptaient y aller en deux jours. C'est la colonne du centre qui tenait la route royale; les deux autres devaient chercher leur passage dans de mauvais chemins ruraux ou au travers des prés et des bois. A mesure qu'on s'éloignait du point de départ, les obstacles se multipliaient, marais, vergers, clôtures,

[1] Voir notre livraison de janvier 1896.

villages aux étroites ruelles, puis des taillis touffus, chemins creux, pentes abruptes ; entre le Prieuré-Saint-Nicolas et Fayt, le pays se rétrécissait beaucoup. Le premier corps d'armée était passé tant bien que mal ; mais les autres s'enchevêtraient, s'entassaient. Songez, que de monde ! que de voitures ! Soixante à soixante-dix mille combattants, dont le nombre était presque doublé par celui des charretiers, goujats, des femmes surtout, près de cent mille âmes[1].

A certains moments, continue M. le duc d'Aumale, on ne pouvait ni avancer ni reculer, et l'encombrement paraissait irrémédiable ; aussi M. de Souches s'établissait déjà dans son logement de Haine-Saint-Pierre que la queue des convois était à cinq lieues en arrière.

Postée à hauteur et un peu au-dessus de Seneffe, fermant ce village aux traînards et aux voitures, l'arrière-garde attendait la fin du défilé pour prendre le même chemin. Comme la pointe d'avant-garde, elle se composait de détachements des trois armées, cinq mille chevaux, quelques centaines de dragons et trois régiments d'infanterie hollandais. Le prince de Vaudemont, qui la commandait, lieutenant général au service d'Espagne, n'était pas un inconnu pour les officiers français. On avait admiré à la cour son esprit brillant, sa haute mine ; il avait fait ses premières armes auprès de Condé, en 1668, en Franche-Comté, et venait de combattre, en cette même année 1674, dans le même pays, mais de l'autre côté. C'était le fils du duc de Lorraine et de la Cantecroix, en fait un bâtard, comme Saint-Simon se donne le plaisir de le repéter souvent. Ni cette origine, ni la qualité de prince étranger qu'il s'attribuait n'étaient faites pour lui nuire auprès de Louis XIV ; mais il voulut s'ouvrir dans la chambre des filles un accès que le Roi entendait se réserver, et cela déplut. Le changement ne gênait pas le fils de Charles IV ; il prit parti chez les Espagnols, prêt à passer au service de l'Empereur, et bien accueilli partout, car il était brave et bon officier, enfin se consolant d'avoir perdu l'amitié du roi de France en acquérant celle du prince d'Orange : ce ne sera pas sa dernière évolution, mais c'est celle du moment, et nous nous y tiendrons.

Cette matinée du 11 août lui paraissait longue. Il était là, en face du pont de Seneffe, avant le jour ; ses dragons, sur l'autre rive, occupent un moulin, patrouillent dans les buis-

[1] Voir la note ci-dessus, page 49, livraison de janvier dernier.

sons; les heures s'écoulent monotones; pas un Français en vue.

Dès que Saint-Clas avait en quelque sorte éventé la présence et la marche de l'ennemi, il avait fait disparaître tous ses gens : grand'garde enfoncée dans un trou, vedettes très clairsemées, ne dépassant pas les crêtes, s'abritant derrière les murs, les troncs d'arbres. Avec le tact et la finesse d'un officier de troupes légères, Condé était entré aussitôt dans le jeu de son lieutenant. »

D'ailleurs ce jeu correspondait aux instructions qu'il avait émises et à son propre exemple. Avant le jour il avait franchi le Piéton pour suivre de plus près ce qui se passait sur le front. « Son fils, ses lieutenants-généraux, Luxembourg, Navailles, Fourilles, Rochefort, quelques autres encore, ajoute le duc d'Aumale, Montal, Choiseul, l'accompagnent. Les troupes sorties le soir, celles qui ont été désignées un peu plus tard, vont le suivre. Les autres se formeront en silence, prêtes à marcher au premier ordre, conduites par les maréchaux de camp.

Les traces de l'accès de goutte n'ont pas entièrement disparu : Condé n'a pu mettre de bottes; chaussé comme pour le bal, en souliers et bas de soie, mais galopant avec aisance, il traverse rapidement le terrain accidenté qui sépare le bassin du Piéton de celui de la Samme, et gagne une hauteur qui a un beau commandement; la veille, il s'y était longuement arrêté. Encore aujourd'hui, ce point est jalonné par l'ermitage de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs [1]. Quelques cavaliers y sont en vedette; M. le Prince entend leur rapport, observe lui-même un moment, et s'empresse de rejoindre sa grand'garde, qui est rassemblée à une demi-lieue au nord, dans un fond, près de la ferme de Belle, où Saint-Clas attend son général. Là, une sorte de promontoire [2] s'avance dans la vallée ; le commandement est le même qu'à la chapelle des Sept-Douleurs, la vue aussi étendue; par elle-même, la position a une importance capitale, que les événements vont faire ressortir et que Saint-Clas a bien jugée. Il y était avant l'aurore et n'en avait pas bougé; déjà il a beaucoup vu. Condé se place à côté de lui, écoute, regarde, réfléchit. A sa gauche, à près de deux

[1] 3500 mètres à l'ouest du camp.

[2] La carte de Belgique au 1 : 20 000e y place la tour de Belle.

lieues au sud, le clocher de Fayt, situé sur une arête, domine tout le pays. Les maisons du bourg, alors de médiocre importance, se cachent parmi les arbres fruitiers, les houblonnières qui couvrent les flancs de la hauteur et qui, à leur tour, se perdent dans un océan de bois inégalement touffus et clairsemés.

Un peu plus bas et moins loin, la flèche du Prieuré-Saint-Nicolas s'élance du milieu des vergers; plus bas encore, au-dessous du Prieuré, un fond marécageux et quelques cabanes devenues aujourd'hui le bourg de Manage. En deçà, une petite plaine, bordée à l'ouest par des bois, à l'est par la Samme, qui, n'étant pas canalisée comme aujourd'hui, coulait au pied des hauteurs, roulant ses eaux du sud au nord, au milieu des marécages, de touffes d'aulnes et de peupliers, et continuait son cours dans la direction de Bruxelles. Aux pieds de Condé, des bosquets et quelques maisons font comme une tête au pont qui traverse la Samme et qui conduit sur la rive gauche au bourg de Seneffe. Là est postée l'arrière-garde des ennemis, que la queue de leurs bagages n'a pas encore dépassée, tandis que l'avant-garde est déjà bien au delà de Fayt; car des hauteurs que Condé vient de parcourir, du moulin de Belle comme de la chapelle des Sept-Douleurs, il n'a cessé de voir tout le paysage que nous venons de décrire, sillonné par les interminables colonnes de l'armée alliée, longs serpents dont les anneaux se déroulent lentement, apparaissant dans les prés, les clairières, se dérobant derrière les villages et surtout dans les bois dont le pays est couvert.

De tous les champs de bataille, ceux de Belgique sont peut-être les plus méconnaissables. Nulle part, on n'a plus défriché et canalisé; à peine peut-on relever un indice de l'ancien état des lieux. C'est le cas particulier de l'étrange champ de bataille allongé[1] où Français et alliés se heurtèrent pendant quatorze heures, le 11 août 1674.

Arrivé près de Saint-Clas, sur le promontoire de Belle, Condé, caché à côté de son lieutenant avec tout son monde, donne ses ordres en silence.

Les troupes, après leur sortie du camp du Piéton, s'étaient rassemblées dans un pli de terrain près du château de Vande-

[1] Ce terrain est compris dans la partie la plus animée du bassin de Charleroy: les noms aujourd'hui si connus de Manage et de La Louvière pourraient figurer sur un plan de ce champ de bataille.

becke. Elles vont serpenter dans les vallons pour se rendre aux points qu'il leur fait assigner par les officiers généraux. Nulle précipitation ; les mouvements sont calculés de telle sorte que tous arrivent à la fois, un peu avant dix heures, à leur poste de combat autour de Seneffe. C'est là l'heure opportune : attaquée plus tard, l'arrière-garde ennemie trouverait les chemins déblayés, se mettrait peut-être à couvert ; plus tôt, le gros de l'armée ne serait pas assez enfoncé dans les défilés, pourrait tenter un retour offensif. Quant à Saint-Clas, il va changer de rôle et repart avec ses cinq cents chevaux ; par les ravins, les bois, il pousse droit dans la direction de Marimont ; il ira, s'il le faut, jusqu'à Binche. C'est l'avant-garde des confédérés qu'il cherche. A peine a-t-il pu la joindre du côté de Haine-Saint-Pierre qu'il se montre, se grossit, fait du bruit, engage l'escarmouche. M. de Fariaux, surpris, signale à M. de Souches l'apparition de l'ennemi dans une direction inattendue. Le *feldzeugmeister* veut y pourvoir, donne des ordres, remue du monde. Quand Saint-Clas disparaîtra, il aura fait perdre plusieurs heures à l'armée impériale, atteint son but.

Entre les enfants perdus et le gros des troupes, Choiseul, maréchal de camp, s'est arrêté à mi-chemin, au point culminant, à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, avec quelques cavaliers, des estafettes plutôt. Sa mission est de voir au loin, de prévenir, de relier le gros, les détachements, les enfants perdus. A l'autre extrémité, dans la direction de Nivelles, Fourilles, avec huit cents chevaux, va chercher un gué pour traverser la Samme, qu'il franchit en face de Renissart[1]. Il poussera les escadrons espagnols qui gardent la queue des bagages, culbutera les voitures et reviendra sur le flanc de M. de Vaudemont. Le mouvement est un peu large, mais sans péril dans la circonstance et d'un effet assuré.

Montal est chargé de l'attaque centrale. Près du hameau de Belle, derrière les dernières crêtes, en face et assez près du pont de Seneffe, il forme ses troupes, dragons de Rannes (Colonel-Général) et chevau-légers de Tilladet en première ligne, puis les Fusiliers du Roi avec leurs pièces, soutenus par sept bataillons d'infanterie. Un peu au-dessous du bourg, en suivant le fil de l'eau et en se glissant derrière la brigade

[1] 3 kilomètres nord de Seneffe.

Montal, M. le Prince traversera la Samme[1] avec les deux mille chevaux de la Maison du Roi. C'est avec un élan de joie martiale qu'il se met à la tête de cette cavalerie d'élite; il sait ce qu'il peut attendre des soldats qui le suivent.

I. *Dix heures du matin. Combat de Seneffe. Destruction de l'arrière-garde des alliés.*

Cependant la sécurité de M. de Vaudemont a été troublée... un peu tardivement peut-être. Une de ses patrouilles, en fouillant les bosquets de la rive droite, a cru apercevoir quelques cavaliers qui se sont dérobés assez vite. Divers indices confirment cette rapide observation. Vaudemont s'apprêtait à renvoyer son infanterie; il l'arrête, la ramène dans le bourg, rappelle les postes qu'il avait par delà l'eau, donne l'ordre de barrer ou de détruire le pont. Il n'en a pas le temps; soudain il se trouve menacé, presque enveloppé de tous côtés.

Il est dix heures. Les dragons Colonel-Général débouchent au galop, par petits groupes, des gorges et des bosquets qui bordent la Samme, délogent à coups de carabine les dragons ennemis qui essaient de défendre le pont, se jettent à bas de leurs chevaux, démolissent rapidement un embryon de barricade, se saisissent des premières maisons de l'autre rive, ouvrent le passage à la brigade Tilladet. Nos cavaliers franchissent le pont, nettoient les jardins, culbutent tous les détachements qu'ils y rencontrent, et vont se rallier au nord-est de Seneffe, couvrant le débouché d'un second pont qui se trouve en aval et que vont franchir les escadrons de la Maison du Roi. L'infanterie hollandaise est rejetée dans les grosses maisons du bourg, essaie de s'y retrancher.

Déjà les Fusiliers du Roi ont passé la Samme et pris à gauche pour mettre leurs six pièces en batterie, couverts par un petit ruisseau qui coule dans un fond marécageux, parallèlement à la Samme, et qui ne permet aucun mouvement tournant au sud de Seneffe. C'est l'artillerie légère qui apparaît avec son allure leste. Les projectiles de petit calibre ne font guère d'effet sur les grosses murailles; mais ils incommodent les défenseurs, balaient les ruelles. Quelques boulets vont plus

[1] Les travaux du canal et du chemin de fer ont bouleversé les passages dont on retrouve la trace dans le vieux lit de la Samme.

loin, atteignent la cavalerie de bataille du prince de Vaudemont, qui se forme à quelque distance à l'ouest du village.

Sous la protection de cette canonnade, de la mousqueterie des dragons et des évolutions de la brigade Tilladet, Montal forme son infanterie, qui a rapidement franchi le pont de Seneffe. Ses trois premiers bataillons sont disposés en éventail; il commence aussitôt l'attaque et la conduit avec sa fougue ordinaire, embrassant tout le bourg, chassant devant lui les défenseurs et les poussant vers le centre, où ceux-ci s'enferment dans l'église. A ce point, la résistance fut plus vive, mais bientôt terminée par l'entrée en ligne des deux bataillons de réserve. Tout le village est emporté. Pas un des fantassins hollandais n'échappe; tous tués ou prisonniers. Leur commandant, un cousin du stathouder, le jeune prince Maurice de Nassau, est blessé et pris en combattant vaillamment. Les pertes des Français étaient faibles; elles eussent été insignifiantes si Montal avait eu la patience de laisser faire l'artillerie; mais cet ardent soldat avait les défauts, les nobles défauts de ses qualités, et s'était un peu hâté. Il porta la peine de sa chaleur et dut se retirer, la jambe cassée d'un coup de feu.

Ce combat d'infanterie n'était pas terminé lorsque la Maison du Roi, profitant du pont qui traversait la Samme un peu en aval de Seneffe, débouche derrière les escadrons de la brigade Tilladet. Rochefort est en tête avec sa compagnie et celle de Noailles [1]; il est heureux et fier de faire « travailler » devant son prince et son général ces Gardes du corps qu'il a choisis, formés, instruits avec tant de soin.

A peine a-t-il dépassé la droite de notre cavalerie légère qu'il découvre la grosse cavalerie des ennemis en bataille sur un terrain ondulé un peu au-dessus de Seneffe, en avant du château et du bois de Buisseret. M. de Vaudemont a rectifié sa position pour soustraire ses cavaliers au feu de l'artillerie française. Trois escadrons se détachent et font face à Rochefort, mille chevaux contre cinq cents! Encore l'ennemi aurait-il pu engager plus de monde sans les chemins creux qui coupaient et limitaient le terrain. Rochefort n'attend pas le choc et charge sans compter; la mêlée fut chaude; mais l'avantage

[1] La première compagnie des Gardes du corps, « Gardes écossais », portait le nom de son capitaine, le duc de Noailles, non présent. La quatrième compagnie était commandée, depuis 1669, par le marquis de Rochefort, que nous voyons charger à sa tête. Elle prit plus tard le nom d'Harcourt.

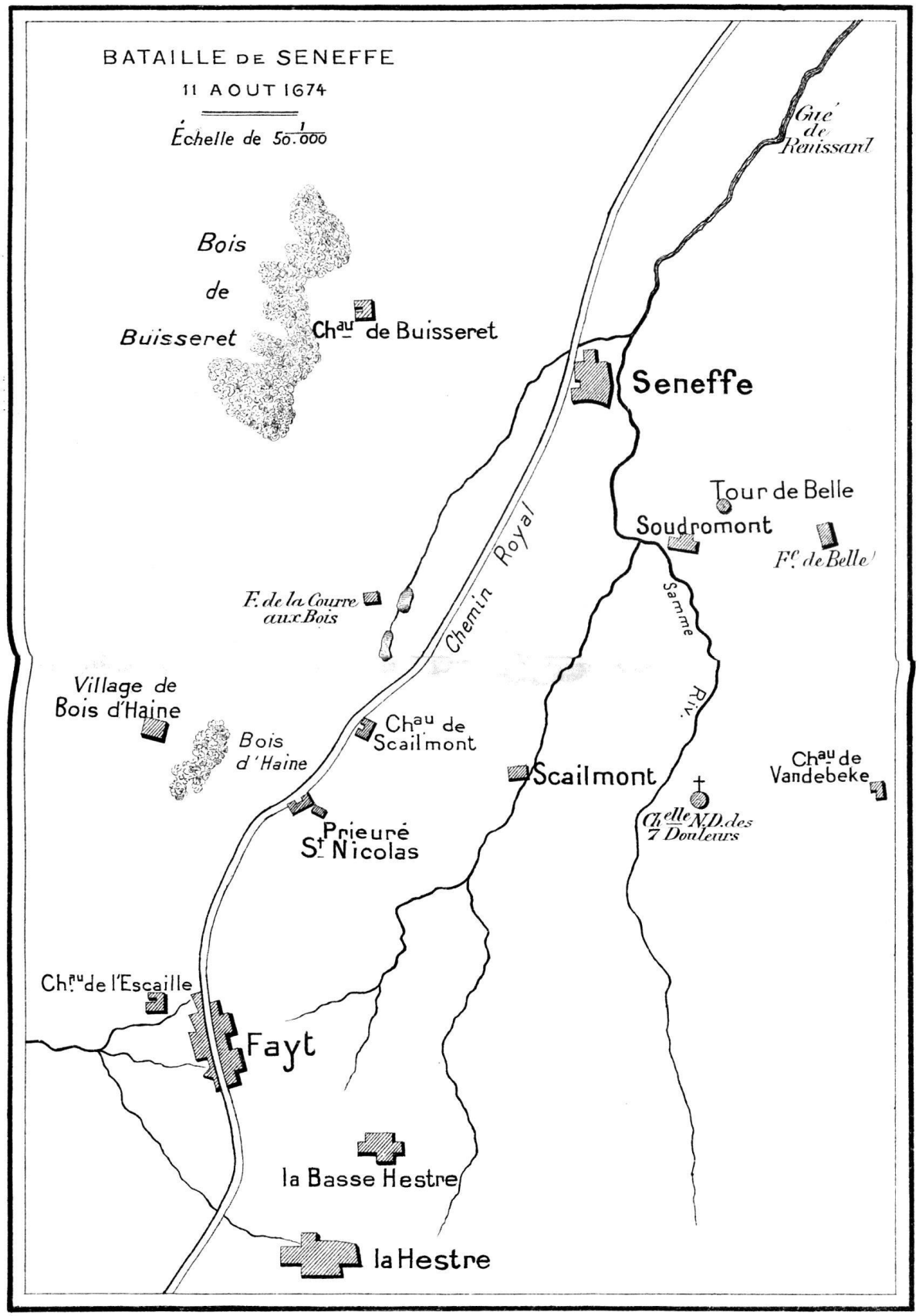
allait rester au nombre, lorsque M. le Prince déploie sur la droite les autres compagnies des Gardes du corps et les chevau-légers de la Garde, sans attendre les Gendarmes et les Cuirassiers, qui arrivent à la file et resteront en réserve. Vaudemont engage aussitôt les deux tiers de son monde ; environ trois mille de ses cavaliers sont aux prises avec deux mille Français ; mais l'élan donné par M. le Prince est irrésistible ; tout plie devant lui ; les gros escadrons des confédérés sont renversés les uns sur les autres.

Le prince lorrain a encore l'avantage du nombre ; il court à sa troisième ligne pour faire charger ses escadrons frais pendant que les Gardes du corps se remettent en ordre et avant que les Gendarmes n'arrivent. A ce moment, Fourilles, qui achevait son mouvement tournant et venait de défaire l'escorte des voitures, se présente sur le flanc des escadrons ennemis. Ce fut décisif. Tous ces cavaliers de diverses nations, se sentant peu soutenus, mal encadrés, se méfiant les uns des autres, ne veulent ni charger, ni attendre le choc, et tournent bride au galop dans la direction qu'avait prise le gros de l'armée alliée. Ils abandonnent leurs colonels et nombre de prisonniers, parmi lesquels le duc de Holstein, le comte de Solms et plusieurs autres personnages de marque, la plupart blessés. Blessé aussi, le prince de Vaudemont, qui a été entraîné dans la déroute. Une grande partie des équipages ont été abandonnés, les charretiers ayant coupé les traits pour se sauver ; d'autres, éperdus, emmènent leurs voitures vers les défilés déjà encombrés par les convois.

Le succès est éclatant. L'arrière-garde des confédérés, ce gros détachement de plus de huit mille hommes d'élite, est absolument anéantie ; tous les trophées de guerre, drapeaux, étendards, timbales, sont aux mains des Français. Les survivants sont des prisonniers, ou des fuyards qu'on ne ralliera plus.

Ce premier engagement a duré une heure et demie ; c'est celui qui a gardé plus particulièrement le nom de combat de Seneffe...

M. le Prince devait-il, pouvait-il s'en tenir à cette moisson de lauriers, et retourner pacifiquement dans son camp ? On l'a beaucoup dit. Mais n'oublie-t-on pas une condition préalable, indispensable ? Il eût fallu le consentement du prince d'Orange. — A notre avis, Condé aurait eu tort d'y compter ; s'il



Lith. L. Magnenat et Fils, Lausanne.

avait été d'humeur à lâcher prise quand il tenait l'ennemi, il n'est pas douteux que Guillaume ne l'eût reconduit de belle façon, en le poussant et en lui infligeant le plus rude des échecs.

II. *Midi. Combat de la Courre-aux Bois. L'armée d'Espagne repoussée.*

Le prince d'Orange conserve la direction générale et l'exerce avec efficacité. Il se tient au Prieuré-Saint-Nicolas; une grande lieue de pays le sépare de Seneffe. C'est bien loin; mais derrière lui l'armée impériale est plus loin encore. De cette position presque centrale, Guillaume peut embrasser l'ensemble, se tenir en communication avec M. de Souches, dont il attend le secours avec impatience, et faire mouvoir les troupes qui ralentiront la marche et les progrès du prince de Condé. Le « chemin royal » qui se déroule à ses pieds conduit à Seneffe en droite ligne, et c'est déjà par cette route, grande artère des manœuvres de la journée, que s'avance, disons plutôt que rétrograde l'armée d'Espagne. Laborieusement elle sort des haies, des vergers, des pâtures humides, et se présente à la lisière d'une plaine ondulée, découverte, assez étendue, la gauche en avant de la ferme de la Courre-aux-Bois, la droite vers la Samme. La belle cavalerie wallonne fait le fond de cette armée; le capitaine général, comte de Monterey, n'est pas sur le terrain, retenu ailleurs par d'autres devoirs; cette absence lui sera reprochée. Il est remplacé par le marquis d'Assentar, mestre de camp général. L'infanterie étant peu nombreuse, — seul régiment, celui du comte de Beaumont, — le prince d'Orange l'a renforcée de six bataillons hollandais conduits par le comte de Waldeck, et, pour donner confiance, il les fait suivre de six cents chevaux allemands, premier contingent envoyé par M. de Souches. Les fuyards qui reviennent de Seneffe embarrassent et ralentissent tous ces mouvements.

Avec les Gardes du corps, Condé suivait au pas la cavalerie de Vaudemont dans sa retraite précipitée, lorsque à environ 1500 mètres en avant de lui il découvrit les têtes de colonnes, qui, débouchant des bosquets de Scailmont, semblaient précéder un corps assez nombreux. M. le Prince s'arrête, donne ses ordres. Il y a des blessés à relever, des prisonniers à ras-

sembler. Il faut surtout reformer les troupes, rallier les dispersés. Si Fourilles n'avait pas pris soin de mettre le feu aux voitures abandonnées, il manquerait encore plus de chevau-légers retenus par le pillage.

Tandis que Luxembourg s'étend à droite et gagne du terrain avec la cavalerie légère, Fourilles, qui s'est remis à la tête de la Maison du Roi, appuie à gauche et couvre le mouvement général, surtout celui de l'infanterie, qui se prépare à l'attaque des vergers et des clôtures [1]. Tous les régiments laissés au camp ont été appelés ; ils sont en marche ; les premiers échelons arrivent, trouvent les gués reconnus, notamment en amont de Seneffe, vers Soudromont, ce qui active le passage de la Samme et diminue la longueur du parcours. Il faut se hâter : Condé ne laissera pas à son adversaire le temps d'amener ses réserves, ni même de déployer sa première ligne.

La distribution des troupes et la nature du terrain indiquent ce que put être ce deuxième engagement. Quoique assez vif, il dura encore moins que le premier ; la marche, les formations avaient pris plus de temps que l'action. Les alliés en sortirent malmenés, mais non sans honneur. La cavalerie wallonne soutint sa vieille réputation ; ses débris purent se retirer à travers les bosquets, qui facilitèrent aussi la retraite de l'infanterie. Ils emmenaient quelques blessés, le comte de Waldeck, le prince Charles, détaché par M. de Souches et futur duc de Lorraine. Ils en laissaient plus aux mains des Français, entre autres le marquis d'Assentar, le général espagnol, qui avait déployé le plus brillant courage [2]. Là encore un Mérode se fit tuer ; c'est une vaillante race.

Vers une heure après midi, Luxembourg, à l'extrême droite, avait gagné beaucoup de terrain ; au centre, l'infanterie française occupait le château de Scailmont, au pied de la côte du Prieuré.

III. *Une heure et demie. Combat du Prieuré-Saint-Nicolas. Mort de Fourilles. Défaite des Hollandais.*

Voici Condé aux prises avec le plus passionné de ses adversaires. Cramponné au prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois, Guil-

[1] Le théâtre de ce combat de la Courre-aux-Bois est aujourd'hui traversé par le chemin de fer, et en partie occupé par la station et les maisons de Manage.

[2] Il mourut de ses blessures et fut enterré à Mons.

laume fait ferme pour recueillir les troupes battues, sauver son artillerie, partie de ses équipages, laisser à M. de Souches le temps d'arriver, et, avec l'aide de Dieu, reprendre l'offensive. Les passages deviennent de plus en plus étroits, les pentes plus raides, le pays plus couvert. Ces obstacles n'arrêtent pas M. le Prince; il a la Maison du Roi sous la main, il en usera, et tout de suite. La cavalerie légère, que les escadrons arrivant du camp grossissent à chaque instant, se range un peu en arrière sur le terrain récemment conquis vers Scailmont; c'est Luxembourg qui la commande; appuyant à droite, il ira chercher les troupes ennemies qui escortent l'artillerie et les équipages, et, par ce mouvement, tournera le réduit du Prieuré. L'infanterie attaquera de front cette position, que les Gardes du corps et les Gendarmes aborderont par la gauche, se déployant de leur mieux dans un terrain très accidenté; aussitôt formé, leur premier échelon chargera; M. le Prince se portera un peu plus loin avec le second. Brièvement il donne des instructions à Fourilles comme à un homme qui sait comprendre à demi-mot : Allez tête baissée; vous serez soutenu. De son côté, Fourilles a l'aisance d'un lieutenant éprouvé; n'a-t-il pas la confiance de son général? N'est-il pas trop connu pour qu'on doute un instant de lui? Il croit pouvoir risquer quelques observations : le terrain n'est pas favorable; au moins conviendrait-il de laisser souffler les chevaux, d'attendre que la cavalerie fraîche ait gagné du terrain, que le mouvement tournant de la droite se soit plus accentué...

Il est des moments où les minutes semblent des siècles à celui qui croit saisir la victoire. Condé ne s'appartient plus; il n'entrevoit que le but qui se rapproche et dont rien ne saurait le détourner; il oublie l'homme, l'ami. D'un geste, il arrête Fourilles : « Je sais, Monsieur, que vous aimez mieux raisonner que combattre; mais je n'ai pas le temps de vous entendre, et je vous donne l'ordre de charger ». — Une demi-heure plus tard, on rapportait Fourilles percé de coups : « Je sais que mon compte est réglé, dit-il à un de ses amis en lui serrant la main; ce que je demande à Dieu, c'est de vivre encore quelques heures pour voir comment ce b... là pourra se tirer du pétrin où il s'est mis[1] ». — La mort de ce brave homme, tombant sous le coup d'une apostrophe cruelle, jette une ombre sur la gloire de Condé.

[1] Transporté à Charleroy, Fourilles vécut encore douze jours.

Les escadrons conduits par Fourilles, enveloppés, fusillés, ramenés, perdirent beaucoup de monde; mais au prix de leur sang ils avaient ouvert le chemin à M. le Prince, qui, reprenant la charge, enfonce tout devant lui. Il va couper les communications entre l'armée de Hollande et l'armée impériale. L'infanterie hollandaise se sacrifie pour lui barrer le passage; la légende veut que le régiment des gardes du prince d'Orange y soit resté tout entier.

D'autre part, Luxembourg, déployant toutes les brigades de cavalerie légère, s'étend au loin vers la droite, disperse trois bataillons qui gardaient les équipages, s'empare de toutes les voitures et achève son mouvement tournant. Le Prieuré est occupé par l'infanterie française. Les troupes des Etats et celles d'Espagne, réduites en nombre, abandonnant blessés, prisonniers, équipages, traversent les défilés en désordre, changent de direction et marchent sur Fayt.

Au loin, derrière ce village, on peut voir des armes qui reluisent dans les bois, observer des masses qui s'agitent. Rien n'échappe à l'œil de M. le Prince, qui prépare ses ordres en silence. « C'est la déroute; partout les ennemis fuient », murmurent les flatteurs ou les étourdis de l'état-major. — « Non, reprend une voix juvénile; ils changent de front ». Condé se retourne brusquement: « Jeune homme, qui vous en a tant appris? » Et M. le Prince ajoute en souriant: « Il voit clair. » — Ce jeune homme qui « voyait clair » avait vingt et un ans; depuis quelques mois seulement il était à l'armée; déjà il avait attiré l'attention de Louis XIV, et il fixait aujourd'hui celle du Grand Condé. C'était Hector de Villars, qui devait conduire nos soldats vingt fois à la victoire, pacifier les Cévennes, et sauver la France à Denain [1].

Villars avait vu juste; les ennemis ne quittaient pas la partie.

IV. *Retour des Allemands sur Fayt. Face en arrière en bataille.*

Le prince d'Orange avait perdu une partie de son armée, tout le bagage, l'équipage de pont, le trésor; il avait vu tuer

[1] Quelques minutes plus tard, lorsque le général en chef conduisit en personne la charge au milieu d'une mêlée effroyable, la même voix s'éleva: « Enfin! voilà ce que je désirais tant voir, le Grand Condé l'épée à la main! »

ou prendre nombre d'amis, de parents, détruire des bataillons entiers, enfoncer presque tous ses escadrons. Tant de coups terribles n'ont pas abattu son âme; il se prépare à une lutte suprême. A des troupes en retraite, presque en fuite, il donne encore une fois pour direction le clocher de Fayt. Là aussi revenaient les Impériaux ramenés de leur bivouac; c'était le gros de l'armée. Comme ils tenaient l'avant-garde le matin, ils avaient traversé Fayt d'assez bonne heure. M. de Souches, qui les commandait, s'était d'abord occupé de quelques escadrons français, qui, paraissant venir de leur camp en droite ligne et débouchant vers La Hestre par les ravins, s'approchaient au même moment. C'était la troupe de Saint-Clas; il avait bien rempli sa mission. Escarmouchant avec prudence et habileté, dissimulant sa faiblesse, il sut attirer l'attention du *feldzeugmeister*, si bien que celui-ci tint peu de compte de ce qui se passait du côté de Seneffe; simple combat d'arrière-garde, pensait-il. Le bruit qui augmentait, le nombre croissant des fuyards ne firent guère d'impression sur ce vétéran. Il ne fut que plus pressé d'atteindre les lieux où son logement était marqué, Haine-Saint-Paul, Haine-Saint-Pierre, Saint-Vaast, d'y établir ses troupes, d'y mettre en sûreté son artillerie et ses bagages. Il fallut les messages réitérés, alarmants du prince d'Orange, la violence du feu, la durée de l'engagement pour le tirer de sa quiétude. Il donna l'ordre de parquer le bagage, de quitter les quartiers et de rebrousser chemin, mais sans hâte et par échelons.

Ainsi toute l'armée alliée, les troupes fraîches qui revenaient sur leurs pas, comme celles que M. le Prince menait battant depuis le matin, allaient se trouver groupées autour du village de Fayt par un mouvement général de « face en arrière en bataille ». C'était l'ensemble de ces marches, contremarches, en avant, en arrière, en tiroir, aboutissant à un alignement nouveau, qui de loin pouvait ressembler à une accélération de retraite, et que le coup d'œil précoce de Villars avait bien apprécié. La position est formidable; mais les alliés ne l'ont pas encore complètement occupée; elle deviendra inattaquable si M. le Prince s'arrête; ou bien l'ennemi débouchera, s'étendra, enveloppera les Français; il va l'essayer tout à l'heure.

Le « chemin royal », après avoir traversé le Prieuré-Saint-Nicolas, s'élève doucement à flanc de coteau, et, à plus d'un

quart de lieue [1], atteint l'église de Fayt [2], dont le clocher servait, depuis le matin, de point de direction aux deux armées; c'est le réduit du village. Les maisons, généralement solides et bien bâties, sont éparses sur un plateau ondulé et assez élevé qui s'élargit et se découvre vers le sud. Autour du village, une ceinture de vergers, de jardins, avec de grosses haies et de bons murs, qui forment autant d'obstacles et donnent à la défense de solides points d'appui. Le pays, jadis couvert de forêts, comme l'indiquent les noms de villages et les lieux dits La Hestre, La Basse-Hestre, et même Fayt, était encore fort boisé alors, surtout à l'ouest et au nord : haie de Rœulx, bois de Haine. Egalement à l'ouest, mais plus près du village, le château de l'Escaille [3]. De ce côté, entre le village et les bois, serpente une ravine, bordée de broussailles et difficile à traverser, qui jouera son rôle dans la journée. Beaucoup de houblonnières, avec leur fouillis, surtout vers l'est, où elles se mêlent aux sources, aux prés marécageux, sur des pentes assez raides et accidentées.

Les troupes impériales, dont les échelons achevaient lentement de se distribuer sur la position que nous venons de décrire, étaient restées les dernières attachées à l'ordre compacte ; leurs mouvements étaient pesants. Guillaume eut quelque peine à obtenir de leurs généraux un ordre plus étendu, qui permît de parer aux mouvements tournants faciles à prévoir. Leurs rangs s'ouvrirent pour laisser passer les régiments plus ou moins débandés qui montaient par le « chemin royal ». On pouvait compter que l'ennemi serait pressant; il fallait se hâter : l'ordre de bataille fut donc un peu interverti, non sans mélange des diverses armées comprises dans le grand tout des alliés. Cependant le gros des Hollandais était à l'aile droite [4], dirigée par Guillaume, qui d'ailleurs était un peu partout et ne perdait pas de vue le comte de Souches, objet de son animadversion. Au centre et à la gauche [5], l'infanterie impériale

[1] Environ 1100 mètres.

[2] Nouvellement rebâtie, l'église actuelle de Fayt occupe l'emplacement de l'ancienne.

[3] Environ 400 mètres nord-ouest de l'église. Ce château jalonne la tête de la ravine, encore fort reconnaissable aujourd'hui.

[4] Côté est, en face de la gauche des Français.

[5] Ouest, en face de la droite des Français.

occupait le village et se prolongeait vers les bois, les masses et la cavalerie rangées derrière. Le prince Pio de San-Gregorio commande de ce côté. L'artillerie tenait, à droite et à gauche, quelques pièces prêtes à agir; son groupe principal était auprès des réserves, au point culminant du plateau, les pièces prêtes à foudroyer le village s'il est enlevé par les Français.

Le comte de Souches est au centre; il a l'œil à tout; le vieux capitaine s'est réveillé; par son expérience, son coup d'œil, son froid courage, il va s'élever à la hauteur de l'indomptable ténacité du prince d'Orange. La ténacité! c'est la vertu de l'heure et du lieu. Les généraux alliés ne peuvent plus espérer une victoire; il s'agit d'empêcher la défaite de tourner à la déroute; il faut profiter de la supériorité numérique et de l'avantage de la position pour limiter l'essor de l'ennemi, s'assurer une retraite honorable. Leur armée va se montrer la digne émule de celle qu'elle combat. Comme les chefs, les soldats feront leur devoir; la palme reste aux Allemands. Robustes, braves, bien exercés, ils sont intacts et n'ont pas supporté, comme les autres, cinq heures de fatigues et de périls. S'ils doivent plier devant la furie française, ils se reformeront aussitôt. Chaque pouce de terrain par eux abandonné sera payé cher; parfois ils reprennent le terrain perdu, et sur certains points ils restent inébranlables. C'est ce qu'on verra dans le récit qui va suivre.

V. *Trois heures et demie. Combat de Fayt. Condé dans la mêlée. Les Suisses arrêtés. A la nuit les deux armées restent en présence.*

La nature des lieux, la variété des combats livrés depuis le matin, les derniers incidents avaient troublé l'ordre de bataille des Français, et réparti l'armée en deux colonnes ou plutôt deux groupes de colonnes de force très inégale. A droite, au nord-ouest du Prieuré, au milieu des bois, des vergers et des houblonnières, au delà du chemin dit de Bruxelles [1], M. de Luxembourg conduit les troupes qui avaient enlevé le bagage des Hollandais et dissipé l'escorte. Sur le « chemin royal » et le long de ce chemin, plusieurs colonnes, quit-

[1] Qui, venant de Binche ou Mons, conduit par Fayt à Braine-le-Comte et à Bruxelles.

tant le Prieuré, s'avancent vers Fayt. M. le Prince fit son déploiement en marchant. Il veut pousser l'ennemi sans lui laisser le temps de souffler, sans attendre ce complément d'infanterie qui ne peut arriver avant le soir. S'arrêter ? Il eût dû reculer, et alors il avait sur les bras son adversaire et ses troupes fraîches.

Pendant que Luxembourg presse son mouvement tournant, Condé enveloppe le village avec presque toute son infanterie formée sur deux lignes. L'engagement fut long et très chaud. La seconde ligne tout entière remplit les intervalles de la première. A droite, les trois bataillons des Gardes françaises, soutenus par les Gardes suisses, avancent dans un ordre admirable. Vigoureusement et habillement conduit par le brigadier Rubentel, ce superbe régiment gagne assez de terrain au prix de pertes cruelles : sept capitaines, nombre d'officiers et de soldats étaient sur le carreau [1]. Les Gardes prennent position, formant un crochet défensif. Déployés des deux côtés de la route, les régiments du Roi, Royal des Vaisseaux, de Navarre et de la Reine, soutenus par les quatre « petits Suisses »[2], s'établissent dans les vergers et les premières maisons; mais, foudroyés par l'artillerie et la mousqueterie, ils ne purent atteindre l'église. Anguien, Condé, Conti et Auvergne s'étendent vers la gauche; le duc de Navailles a le commandement de ce côté.

L'attaque de front ne pouvait réussir que secondée par le mouvement tournant. C'est ce que tentait M. de Luxembourg avec l'aile droite. Il fit commencer l'opération par les Gardes du corps, nettoya les abords du bois d'Haine, puis, rabattant à gauche, rejoignit son gros (régiment de Picardie, Dragons, Cuirassiers du Roi), et attaqua les troupes qui cherchaient à prolonger vers l'ouest la ligne de bataille des ennemis. Lui-même, se jetant à la tête de Picardie, fait un véritable trou dans les masses qui veulent l'envelopper; sa cavalerie s'y élance, charge, culbute plusieurs bataillons et s'empare du canon. Le château de l'Escaille a été enlevé, les bois, la haie de Rœulx traversés, la ravine franchie.

M. le Prince, avec les Gardes suisses et quelque cavalerie retirée du centre, marche vers sa droite pour soutenir ou plu-

[1] Dans cette journée du 11 août, le régiment des Gardes françaises eut cinq cent quarante-huit hommes hors de combat, dont quarante et un officiers.

[2] Stuppa, Salis, d'Erlach, Pfyffer. Voir livraison précédente, page 48.

tôt pour relever son lieutenant: car Condé a dû prescrire à celui-ci de faire face à droite pour arrêter un parti de troupes alliées, qui, par un circuit au travers du bois de Haine, cherchait à gagner les derrières de l'armée française. Luxembourg remporte là un nouvel avantage : le corps tournant n'a pas le temps de se former; il est chargé, dispersé. Ses débris se retirent en désordre dans la direction de Braine-le-Comte. Le vainqueur abandonne la poursuite pour revenir par le château de l'Escaille à sa place de bataille et reprendre l'attaque momentanément suspendue. Il trouve la situation changée. Pressée par des forces supérieures, la cavalerie (Maison du Roi) qu'il avait laissée comme un rideau pour jalonner la position, a dû repasser la ravine. Elle reste en bataille sur l'autre bord, fusillée, mitraillée par une brigade de l'armée impériale que conduit un Français, le comte de Chavagnac. On était si près les uns des autres que Chavagnac entendait les officiers français dire à leurs hommes décimés par les balles : « Ce n'est rien, enfants. Serrez, serrez ! »

Survint M. le Prince. Il donne aussitôt avec les Cuirassiers du Roi et Mestre-de-camp-général, qui poussent jusqu'au canon et le reprennent; mais ils ne peuvent se maintenir au milieu de l'infanterie. La cavalerie impériale leur donne la conduite. On emporte le comte Broglio de Revel, mestre de camp des Cuirassiers du Roi, blessé d'un coup de mousqueton. Le duc d'Anguien aussi a reçu deux fortes contusions. Inquiet pour son fils, M. le Prince s'approche; un biscaïen brise les deux jambes de derrière de son cheval, c'est le troisième qui tombe mort sous lui depuis le matin. « Sauvez-vous, Monseigneur ! » lui crie son écuyer en voyant fondre les escadrons ennemis. — « Et comment faire avec mes jambes infirmes ! » répond-il, tout prêt à rire de sa mésaventure. L'écuyer disparaît avec les chevaux. Le Grand Condé se tapit au milieu des flaques d'eau sous un buisson. Le flot passe et recule. On relève le héros tout mouillé, on le remonte; une fois en selle, il se retrouve calme, et reprend sa place au milieu de ses troupes.

Il fallait occuper la ravine pour continuer l'offensive. Les deux bataillons des Gardes suisses arrivaient, encore intacts, précédés de leur vieille réputation. M. le Prince leur prescrit de déloger l'ennemi de l'obstacle naturel qui arrêtait tous les mouvements; mais le feu était si vif et le terrain si défavora-

ble que les Suisses ne purent traverser la ravine. Leurs mousquetaires s'embusquèrent sur le bord et entretinrent le feu contre ceux qui tenaient l'autre côté. L'aile droite de l'armée française se trouve ainsi arrêtée à l'ouest du village, conservant une partie des positions qu'elle avait d'abord conquises, en face d'un adversaire nombreux et solidement établi. Rien à faire de côté, si ce n'est tenir ferme sans reculer [1].

Changeant aussitôt son plan, M. le Prince renonce à forcer la ravine; vers l'ouest et le nord du village, il se borne à observer, à contenir l'ennemi; tout son effort va se porter sur la gauche. M. de Navailles avait déployé laborieusement huit bataillons, soutenus par quinze ou seize escadrons, dans un terrain accidenté, boisé, plein de sources et de prés marécageux, à l'est de Fayt. Il est renforcé. A l'extrémité de la ligne, La Motte conduit Royal des Vaisseaux et les Fusiliers du Roi, qui n'ont pu amener leurs pièces, mais qui, pourvus d'un armement supérieur, forment une véritable élite. Soutenue par quatre escadrons de la Maison du Roi et six escadrons de cavalerie légère, la brigade La Motte « fait des merveilles », re-

[1] « Un moment Condé avait pu croire, dit le duc d'Aumale dans un résumé de la campagne, à un suprême et complet triomphe : cette espérance lui échappa. De là, un certain ressentiment contre ceux auxquels il attribuait sa déconvenue, et le jugement, sévère dans sa forme sobre et concise, qu'il prononce sur nos plus anciens frères d'armes : « Tout le monde a bien fait, hors les Suisses », a-t-il dit dans un rapport. Il était indisposé contre eux, ayant eu souvent maille à partir avec leurs chefs sur le terrain des capitulations (en 1644, pour le passage de la Meuse; en 1672, pour le passage du Rhin, car les Suisses soutenaient que les capitulations ne permettaient pas de les conduire au delà de la Sarre. Il avait fallu les contraindre par les menaces).

» Quand Condé vit le régiment des Gardes suisses arrêtés devant la ravine de Rœulx par un feu terrible et par la difficulté des lieux, il ne tint pas compte de l'obstacle; il se souvint de ses vieux griefs. A notre avis, il fut injuste, comme il l'avait été pour Fourilles. L'histoire a le droit de redresser ces jugements passionnés. A Seneffe, comme ailleurs, nous estimons que les Suisses ont fait tout ce qu'on peut demander à des soldats; mais il y a eu peu de chefs aussi exigeants que Condé, et cette exigence lui avait souvent réussi. »

Ajoutons à cette généreuse défense des Suisses par le duc d'Aumale contre son héros que surtout depuis le traité de Münster, et aussi auparavant, des restrictions avaient dû être apportées aux capitulations militaires avec la France pour l'observation plus sévère de la neutralité envers les autres puissances.

D'ailleurs les bons sentiments du duc d'Aumale pour la garde suisse à Fayt ne font que corroborer ceux déjà manifestés dans son même ouvrage envers nos compatriotes, à propos du rôle marquant qu'ils jouèrent à la bataille de Dreux (tome I, pages 198-199) et à la retraite de Meaux (I, 295).

pousse les charges de douze escadrons, défait quatre bataillons, recueille nombre de prisonniers et pousse jusqu'à une grosse haie entre La Hestre et La Basse-Hestre. Un feu vif et soutenu arrête nos gens à cette haie, où ils restent embusqués. Au delà, au-dessus d'eux, sur la hauteur, on voyait des masses d'infanterie et de l'artillerie.

La nuit trouva l'armée française ainsi postée, maintenant le feu partout, sans avancer ni reculer, formant une ligne brisée, orientée du nord-ouest au sud-est sur un front d'environ 1800 mètres, la droite s'étendant jusqu'à la haie de Rœulx, derrière la ravine, le centre dans les vergers et les premières maisons de Fayt, la gauche au-dessus de La Basse-Hestre. Les masses de l'armée alliée présentaient un front plus étendu, presque parallèle, mais plus régulier, la gauche vers la haie de Rœulx, la droite vers la pointe des bois de Marimont, le centre dans un terrain découvert dont la cote 170 marque le point culminant. Presque partout, les alliés ont le commandement. Ils couvrent la route de Haine-Saint-Pierre, tiennent l'église et une partie du village de Fayt.

Un écart de deux cents mètres environ séparait les deux fronts. Tant que brilla la lune, le feu continua mollement, sans aucune tentative offensive d'une part ni de l'autre. Puis les hommes, accablés de fatigue, s'endormirent sur place, leurs armes dans les bras, à peine gardés par quelques sentinelles, mais prêts à recommencer cette lutte terrible après quelques heures de repos. C'était bien la pensée de M. le Prince, qui, lui aussi, roulé dans un manteau, s'était endormi dans un buisson à La Basse-Hestre[1]. Il était venu là, à la gauche de son armée, pour soutenir le duc de Navailles, et c'est par là maintenant qu'il espérait reprendre l'offensive au petit jour, comptant sur l'arrivée prochaine de son artillerie et de l'infanterie que lui amenait Magalotti. Il rêvait d'une nouvelle bataille, lorsqu'il fut réveillé par le bruit retentissant d'une fusillade générale.

Des deux parts on tirait follement, comme toujours dans les alertes de nuit; mais les premiers feux d'ensemble paraissent être partis de la ligne des alliés, qui voulaient ainsi assurer leur retraite, ou plutôt essayer d'en changer le caractère, lui donner l'allure d'une marche en avant, comme si, après le combat, ils continuaient de pousser vers l'étape désignée la

[1] On montrait encore récemment l'*Epine du Prince.*

veille et où déjà les Impériaux étaient attendus par leurs bagages. L'artillerie passa la première. Toutes les autres voitures étant perdues, la route ne se trouvait guère encombrée ; l'infanterie et la cavalerie suivirent assez vite. La marche ne fut nullement inquiétée. Un cordon de troupes légères était resté en position au sud-est de Fayt, rangé derrière les haies et les vergers, pour donner l'alarme au cas d'une reprise d'offensive des Français.

Nul bruit ne troubla la fin de la nuit. Au petit jour, un des officiers de cette arrière-garde s'avisa de regarder par un trou dans une haie. Aucune troupe française n'était en vue. L'officier appela son chef, M. de Chavagnac. Tous deux ensemble passèrent la haie et se trouvèrent dans un pré, où, pêle-mêle avec les cadavres, gisaient de nombreux blessés, qui aussitôt se dressèrent, et, parlant dans toutes les langues, demandèrent qui un chirurgien, qui un confesseur. Chavagnac leur promit d'envoyer un trompette pour les recommander à M. le Prince, et piqua au galop pour aller rejoindre à Haine-Saint-Paul [1] l'état-major des alliés. Grande fut la joie aux nouvelles qu'il apportait. Les généraux ordonnèrent trois décharges pour célébrer leur prétendue victoire, et, marchant aussitôt, allèrent chercher sous les remparts de Mons [2] des ressources qui leur manquaient, des renforts, des secours et un gîte plus sûr que des villages en rase campagne....

Au bruit de la mousqueterie, M. le Prince s'était mis debout. Autour de lui il y a de l'étonnement, et, parmi les troupes, une certaine confusion, causée surtout par l'épouvante des chevaux. Le calme rétabli, M. le Prince a promptement jugé ce qui se passe. Il ne faut plus songer à reprendre le combat avec un ennemi qui abandonne la partie. Lui-même n'a ni vivres, ni canon ; les renforts ne sont pas arrivés. Inutile de rectifier une position incorrecte. Ordre est donné de rentrer au camp du Piéton.

A l'aurore, M. le Prince fut rejoint par sa chaise, qui le ramena au quartier général. Depuis vingt-six heures il n'avait quitté la selle que pour prendre quelques instants de repos dans le buisson de La Basse-Hestre. Monté à cheval au petit jour, sans bottes ni éperons, en bas de soie et souliers, quand

[1] 5 kilomètres.

[2] 4 lieues et demie plus loin.

chaque mouvement lui rappelait ses douleurs, il avait franchi de grands espaces au galop, chargé de tous côtés, roulé trois fois sous son cheval tué.

... En quittant sa chaise à Trazegnies le 12, Condé pouvait à peine parler. Cependant il pourvoit à tout, donne de longues explications verbales à Briord, qui va trouver le Roi, et il envoie un capitaine avec un fort détachement à l'abbaye de Marimont, sur la position même qu'occupait l'ennemi, pour garder le champ de bataille. M. de Souches en était si peu maître que, sur la proposition de Chavagnac, il fit demander « un passeport afin de pouvoir enterrer ses morts et retirer ses blessés ». Les aumôniers et les chirurgiens des alliés se mêlèrent aux nôtres dès le 12. Beaucoup de blessés ennemis furent recueillis dans les hôpitaux français. Pendant trois jours, des corvées et de nombreux volontaires partis du Piéton parcoururent le terrain des divers engagements depuis Seneffe jusqu'à Fayt, achevèrent de vider les voitures, en firent sortir les femmes qui s'y trouvaient en grand nombre, et finirent par brûler quatre mille chariots abandonnés, ainsi que l'équipage de pont des Hollandais [1] ».

On a beaucoup disputé sur la question de savoir qui, en définitive, avait gagné la bataille, et la chose était discutable, puisque des deux côtés le terrain même du combat avait été abandonné pendant la nuit. Par les chiffres respectifs des prisonniers et des trophées, M. le duc d'Aumale n'a pas de peine à prouver que le succès doit être attribué aux Français [2]. Ce qui confirme pleinement cette opinion, c'est la suite des opérations.

[1] Ouvrage cité. Voir aussi la brochure : *Les dernières campagnes de Condé*, par M. le duc d'Aumale. Extrait de la *Revue des Deux-Mondes* des 1er et 15 mai 1894.

[2] Le nombre des trophées et des prisonniers recueillis par les alliés était insignifiant: 3 étendards portés à Vienne avec grand fracas; quelques dizaines de prisonniers, dont aucun de marque, aucun moyen d'offrir ou d'accepter un cartel d'échange. Les Français envoyèrent à Versailles 107 drapeaux ou étendards, qui furent présentés, le 22 août, à Notre-Dame de Paris par les Cent-Suisses. Ils avaient fait 3500 prisonniers, dont le marquis d'Assentar, mortellement frappé, les princes Maurice de Nassau et de Salm, le duc de Holstein. Les Français comptaient sept mille hommes hors de combat, dont une dizaine de généraux; les alliés environ 12 mille, y compris les prisonniers et les déserteurs.

Les alliés, après s'être refaits à Mons, s'étaient portés vers Quiévrain, menaçant Valenciennes. De là, observés par Condé, qui les avait côtoyés en allant prendre un camp à la Buissière, sur la Sambre, quatre lieues en amont de Charleroy, ils se retournèrent pour aller assiéger Audenarde, où Vauban venait de s'enfermer avec 2500 hommes. La place était investie dès le 14 septembre.

Le même jour, Condé quitte son camp de la Buissière pour secourir Audenarde. Il marche en bel ordre moderne, sur trois colonnes. Il n'a qu'à paraître pour que les assiégeants lui cèdent le terrain et se replient sur Gand.

Restait aux alliés la consolation d'enlever triomphalement quelques places perdues dans leurs lignes, entre autres Grave, sur la Basse-Meuse, déjà investie dès le 28 juin. En octobre, ils le tentent en forces, mais en vain. Le brave Chamilly défend si bien sa place qu'il ne la cède qu'après quatre mois de siège, sur l'ordre même de Louis XIV, et qu'il en sort, le 30 octobre, avec armes, bagages, canons, drapeaux, et tous les honneurs de la guerre.

En résumé, la grande invasion de la France par la frontière du nord-est était complètement manquée, et même châtiée assez sévèrement.

Quant aux enseignements qui en découlent, au point de vue de l'art militaire, c'est surtout le plaisir de contempler en Condé un maître, un généralissime de premier ordre ; si cela avait souvent été dit précédemment et fort éloquemment, nul ne l'avait démontré par le menu et aussi bien que vient de le faire M. le duc d'Aumale. La justification qu'il présente de la prétendue inaction de Condé dans ses divers camps de Thiméon, de Brugelettes, d'Estinnes, du Piéton, ne saurait être plus juste ni plus complète, et quand il vante la sûreté d'observation et de conception de son héros, en même temps que sa promptitude de décision et sa tenace ardeur d'exécution, qualités militaires qu'on ne saurait trop méditer, analyser, perpétuer, c'est en laissant parler les faits et les textes eux-mêmes, sans s'interdire la part du blâme : telle sa chaleureuse protestation en faveur de Fourilles et des Suisses, trop rudement traités, comme on l'a vu plus haut.

L'étude des maîtres en opérations et en batailles demeurant toujours la meilleure des écoles d'art militaire, et la méthode de Condé, avec ses élans et ses procédés variés, étant de tous les temps et point du tout surannée quant à l'essentiel, l'ouvrage du duc d'Aumale reste indispensable à qui veut s'instruire de cet art à ses meilleures sources.

A l'égard des opérations elles-mêmes, nous qui avons, avec deux siècles d'expériences de plus, les immortels exemples de Frédéric et de Napoléon, nous pourrions incliner à prétendre que Condé, en 1674, eût pu faire mieux encore; qu'il eût pu, par exemple, de son camp de Thiméon, manœuvrer comme Bonaparte à Montenotte-Mondovi, à Lonato-Castiglione, à Rivoli, à Austerlitz, à Dresde en 1813, à Champaubert-Montmirail en 1814, à Ligny-Waterloo en 1815, c'est-à-dire user de sa position centrale conformément aux exposés de Jomini [1] d'après les opérations typiques susmentionnées, pour empêcher la jonction de ses adversaires et les battre séparément.

Mais autres temps autres moyens et méthodes. Avec les nombreuses places fortes de ce théâtre de guerre du XVIIme siècle, fournissant à la fois des dépôts de vivres indispensables aux uns et des refuges précieux aux autres, la rapidité de mouvement nécessaire à la navette des lignes intérieures n'eût pu être atteinte assez sûrement pour la rendre efficace. Condé y eût échoué vraisemblablement quant aux Hollandais et aux Espagnols; la question reste douteuse à l'égard des Impériaux. Sa prompte marche de Thiméon sur Mæstricht, et retour avec Bellefonds, laisse présumer qu'elle n'eût pas moins bien réussi en étant complétée d'une offensive sur la rive droite de la Meuse, et que de Souches, moins résolu que Blücher après Ligny, eût volontiers saisi cette occasion d'attendre, sur le Rhin, la suite des événements, ce qui eût facilité l'offensive contre le prince d'Orange.

Quoiqu'il en soit, l'active journée du 11 août montre que si Condé avait été libre de manœuvrer à son gré, les jours précédents, il n'eût pas dédaigné la manœuvre des lignes intérieures, dont il usa d'ailleurs fort bien à l'affaire du faubourg St-Antoine.

C'est celle-là même qu'il pratiqua sur notre champ de bataille, quelque chose comme un mélange de Rosbach, Leuthen,

[1] Voir *Précis de l'art de la guerre*, chapitres III et VII, et *final* de l'édition de 1894. Paris, L. Baudoin, 2 vol. in-8° et un atlas.

Rivoli, Austerlitz, Lutzen, drame en trois actes successifs admirablement échelonnés pour servir à la fois de bottes et de feintes : à *Seneffe* d'abord, c'est-à-dire à l'arrière-garde alliée, en lançant ensuite et promptement le vaillant Saint-Clas à l'autre extrémité sur l'avant-garde ; puis au *Prieuré-Saint-Nicolas*, au centre ; enfin, à l'aile gauche, devenant le gros sous de Souches, à *Fayt*.

D'autres généraux eussent débuté peut-être par le centre : percer la grande colonne en marche eût paru un succès suffisamment marquant ! Mais les deux tronçons, soit déjà séparés, soit seulement risquant de l'être, eussent pu plus aisément rejoindre leurs efforts, tandis que la combinaison qui fit presque simultanément accabler leur arrière-garde et menacer leur avant-garde était bien plus féconde et fut un trait de génie justement récompensé.

Si en regard de cette caractéristique de la hardiesse de conception et d'élan du vainqueur de Rocroy et de Seneffe, on place le mode tout différent de sa campagne d'Alsace, en 1675, où son jeu de successeur de Turenne contre Montecuculi fut surtout prudent et serré ; si l'on note comment, de ses camps de l'Ill, il sut déjouer patiemment les savantes manœuvres de son habile adversaire et se contenir contre ses provocations ; comment il réussit à faire lever le siège de Haguenau et finalement libérer l'Alsace, le tout sans risquer de bataille, vu sa faiblesse relative d'effectifs ; comment, en même temps, il maintint à la France l'armée de Turenne, fort dénuée, à la vérité, mais fière et ferme encore sous ses guenilles, on reconnaîtra que Condé réunissait en lui toutes les qualités primordiales de l'homme de guerre, qu'il représentait le complet et parfait généralissime.

Le même sang royal qui hâta son élévation, ne lui rendit pas le même service pour marquer dans la postérité. De hautes concurrences, des dissentiments de famille, des préventions, des suspicions de partis, des rivalités dynastiques, les obscurités ou malentendus des annales s'en mêlèrent au détriment de la vérité. Les uns ne purent connaître sa carrière qu'approximativement ou travestie ; d'autres, la connaissant trop bien, auraient voulu l'ignorer : un lourd cauchemar, celui des fossés de Vincennes, était à dissiper par l'oubli.

Désormais, il n'en est plus ainsi. L'ouvrage du duc d'Aumale éclaircit tout, révèle, confesse tout, et ce sera l'honneur durable du savant académicien et brillant général d'Afrique d'avoir si bien reconstitué et définitivement acquis à l'histoire le type vrai de cette belle figure de grand capitaine.

Rappelons que cette campagne d'Alsace de 1675 fut la dernière de Condé. Le reste de ses jours se passe surtout dans sa splendide retraite de Chantilly, celle, pleine de ses souvenirs, où son histoire s'est écrite.

Il y reçoit tour à tour les personnages les plus éminents de l'Europe, de tous les partis, politiques ou religieux, « visites qui témoignent, dit le duc d'Aumale, de l'éclectisme de M. le Prince ». Il y vit aussi dans la société de grands esprits, hommes encore presque obscurs, mais qui seront la gloire de leur siècle et de leur pays : Corneille, Bossuet, Boileau, La Fontaine, Molière, Racine, Fénelon, Malebranche, La Bruyère, Bourdaloue. Tous, et bien d'autres encore, sont reçus en amis, envoient leurs œuvres, non sans anxiété, car M. le Prince est bon et franc juge. On appelait Chantilly l'écueil des mauvais livres.

Une année avant sa mort, la révocation de l'Edit de Nantes (1685), lui apporta un vrai chagrin. Cette mesure jurait avec son esprit de tolérance et froissait ses sympathies personelles pour maints sincères protestants. « Pourquoi faut-il, dit à ce propos le duc d'Aumale, que ce soit une des dates néfastes de l'histoire de France, et que cette année ait vu s'accomplir une véritable mutilation de la patrie! L'œuvre de Henri IV et de Richelieu sacrifiée aux scrupules d'une conscience étroite, aveugle, à la conception abstraite d'un pouvoir sans limite, à cette passion de l'uniformité que, jusqu'à nos jours, trop d'esprits très français n'ont cessé de confondre avec l'unité : source d'erreurs et de fautes! Certaines écoles modernes ont conservé les traditions brutales de Louvois, ce niveleur impitoyable. »

Que de choses il y aurait encore à recueillir dans cette publication si riche en renseignements précieux et en tableaux instructifs de tous genres! Mais il faut terminer.

Nous le ferons en disant, avec un important journal militaire de Paris [1], que les extraits cités attestent mieux que des

[1] L'*Echo*, du 29 décembre 1895, feuilleton de M. *Hippolyte Buffenoir*.

éloges le mérite de l'œuvre historique du duc d'Aumale. « Il peut dire avec Horace : *Exegi monumentum*. Une haute philosophie, un sentiment profond de l'art, une impartiale justice dans les jugements, un patriotisme éclairé, un style pur et clair animent ces pages qui vivront, et y répandent un charme supérieur que rien ne peut affaiblir.

» Pourquoi ne pas le dire? Le duc d'Aumale est de la race de ces grands esprits, à la fois hommes d'action, penseurs et écrivains, comme César. Après avoir manié l'épée et exercé le commandement, ils saisissent la plume et racontent des hauts faits qu'ils étaient dignes d'accomplir. Ils méritent d'être admirés et aimés, et leur exemple est consolant, au milieu de la décadence d'une époque. »

Réflexions sur notre état militaire.

III

La révision de la loi organique.

Les lecteurs de la *Revue militaire* seront un peu déçus s'ils croient trouver dans ce qui va suivre un ensemble de vues inédites sur la réorganisation de notre armée. Les idées que nous exposons procèdent d'une série de réflexions bien personnelles; mais elles ont déjà été exposées en partie et notre point de vue, pris dans son ensemble, n'a rien d'absolument nouveau. Toutefois, nous pensons que c'est précisément là son meilleur titre auprès du public.

Le vote du 3 novembre a exercé une influence salutaire sur ces problèmes. Il semble particulièrement avoir donné naissance, dans le corps des officiers aussi bien qu'ailleurs, à un courant d'opinion marqué vers une solution que nous nous permettrons de qualifier de moyenne. Cette solution n'est en somme qu'un minimum de changements, écartant tout bouleversement.